DÉFENSE DE L'OCCIDENT

MAURICE BARDECHE

Vingtième anniversaire



PHILIPPE MEYNIER

Néo-Colonialisme et sécession



ANDRE CHARLIER

Que faut-il dire aux hommes ?



PER ENGDAHL

Les Déclarations du procureur BAUER



JEAN MABIRE

Pierre de Coubertin et l'éducation " totale "



P. H. LEM

Le Cinéma: regards sur le réel

12e année - Nlle série N° 45 - Janvier 1965 - 2,50 F

Nouvelle Série
12e Année

Défense de l'Occident

JANVIER 1965
N° 45

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

SOMMAIRE

58, rue Mazarine - PARIS (6e) - C.C.P. 653565 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de ....

à votre revue *DÉFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° ......

NOM : ______________________________

PRÉNOM : ______________________________

ADRESSE : ______________________________

____

SIGNATURE :

Prix numéro ordinaire : 2,50 F.

Abonnements. — 1 an : 22 F.

Etranger : 1 an : 27 F.

Propagande : 50 F. et 100 F.

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e C.C.P. 65-35-65 Paris

Maurice BARDÈCHE

Vingtième anniversaire

NOUS voici donc arrivés au vingtième anniversaire de ces mois désastreux de 1945 qui furent ceux de l'écroulement non de la puissance allemande, mais de la puissance détenue depuis vingt siècles par les nations d'Europe. Le monde dans lequel nous vivons est né de ces semaines fatales.

Rien n'a été relevé depuis lors des ruines stratégiques et politiques accumulées à cette époque : la logique de l'écroulement n'a fait au contraire que les accentuer. Après vingt ans, l'Europe est toujours coupée en deux, les troupes russes sont encore sur l'Oder à quelques kilomètres de Hanovre, à deux heures des ponts du Rhin. Les nations d'Occident sont accrochées au bord de la presqu'île Europe comme des naufragés sur un radeau : elles n'ont ni recul pour manœuvrer, ni arrières pour accumuler leurs réserves, l'Europe n'est plus qu'une tête de pont. La France et l'Angleterre ont disparu de la liste des grandes puissances. Les empires qu'elles avaient su maintenir en pleine guerre se sont effondrés après le constat de cette dégradation. Deux Etats mastodontes se sont partagés l'empire du monde, mais l'un des deux ne cesse de reculer devant l'autre. En vingt ans, le camp des puissances occidentales dirigé par les Etats-Unis a perdu l'Asie et la moitié de l'Afrique, son pouvoir est contesté en Amérique du Sud, un coin stratégique est enfoncé avec insolence dans ses murs même, à Cuba : partout le communisme a gagné et les pertes des Etats-Unis dans la guerre froide sont consternantes, elles accusent la vétusté de leurs méthodes et l'incohérence de leur direction politique.

Tel est le bilan de la *capitulation sans conditions* imposée par l'effroyable dément Roosevelt et par Churchill, Gœring hilare et borné qui présida au naufrage de l'empire britannique, *capitulation que Staline lui-même ne réclamait pas et dont il hésita à accepter le principe.* Il n'y a pas dans toute l'histoire connue, de politique de suicide comparable à cette décision. Et il n'y a pas non plus dans toute l'histoire de l'Europe, de catastrophe semblable à celle qui fut réalisée cette année là.

Les dégâts moraux ne furent pas moindres. Toutes les forces morales dont la circulation et la vigueur avaient accompagné depuis des siècles la puissance des nations d'Occident, toutes les qualités *qui étaient cette puissance même*, furent systématiquement écrasées et condamnées par un lavage de cerveau sans précédent. Il existe des opérations de transfusion des idées qui sont dans l'histoire des peuples la même chose que la transfusion du sang chez l'individu. Les principes auxquels l'Occident refusait le droit de cité depuis des siècles par le simple fait de sa santé morale et de son existence furent introduits de force et à dose massive dans les organismes nationaux *manipulés* par les spécialistes de la publicité. La trahison, l'insubordination, la confession du progrès, la reconnaissance du sens de l'histoire, partant, l'alignement sur le sentimentalisme humanitaire et plus généralement sur toute exigence de provenance dite démocratique furent érigés en dogme. Un moralisme hypocrite, un culte religieux du sous-produit humain servirent à accaparer les places, les profits, les sources de prébende, de vol et de simonie.

Cette mascarade ouvrait à l'ennemie les portes de la citadelle. Le monde moral que forme une nation n'est pas moins vulnérable que la terre sur laquelle elle est installée. Cette invasion invisible de l'Europe n'eut pas des résultats moins funestes que son amputation territoriale. Tout servait les entreprises de l'impérialisme communiste, tout désarmait contre lui. Le progrès et le sens de l'histoire menaient nécessairement à quelque empire dirigé par lui, ses tentatives étaient toutes louables puisqu'elles se produisaient dans ce sens et tout ce qui s'y opposait était une réaction condamnable des forces du passé. L'antiracisme imprudemment proclamé comme une loi sacrée de la conscience humaine aboutit à la sécession des pays d'Afrique et d'Asie. Les Américains qui avaient déchaîné ces bataillons d'idées destructrices qui

se répandaient sur le monde entier comme des gaz paralysants leur opposaient des diplomates et des porte-avions. Autant tirer au canon sur des nuages de sauterelles. Ils perdaient à tous les coups, cela n'étonnait qu'eux. Ils avaient une arme qu'ils croyaient meilleure avec la prospérité. Cette arme avait des avantages, mais elle avait aussi des inconvénients. Le principal était de tout niveler devant le souci unique du bien-être matériel, lequel s'accomode de toute forme d'esclavage qui promet le maintien ou l'amélioration de ces petites satisfactions sordides qu'on appelle *le niveau de vie.* C'était encore, d'une certaine façon, tendre une passerelle à l'adversaire qui ne se privera jamais d'affirmer qu'on rasera gratis quand le rasoir sera entre ses mains. Finalement, comme l'Europe actuelle est désarmée sans recours par la défaite de 1945 contre toute attaque militaire soviétique, ainsi le monde moderne est tout entier désarmé contre l'action sur ses centres nerveux de la *parole* communiste, il est ouvert et préparé pour cette invasion invisible, il n'a rien à lui opposer : et cette formidable destruction morale qui a accompagné la catastrophe de 1945 est la cause des continuelles défaites américaines depuis vingt ans.

***

Dans ce tableau sinistre, on remarquera que c'est le génie des grandes puissances démocratiques qui a tout fait. C'est elles qui ont voulu cette guerre fratricide, c'est elles qui ont refusé les propositions de paix que le gouvernement allemand fit à plusieurs reprises, c'est elles qui ont voulu l'effondrement, l'invasion, l'occupation soviétique, c'est sur ordre du président américain que les armées alliées reculèrent pour céder une zone de cent kilomètres à l'armée soviétique : enfin c'est elles encore qui ont organisé le lavage de cerveaux, promené à travers les continents l'idéal démocratique et antiraciste, fomenté et encouragé l'écroulement des empires. C'est le résultat de vingt ans d'antifascisme furieux, de réalisations d'inspiration « Front populaire », de frénésie judéo-marxiste, d'ailleurs aveugle puisqu'elle découvre aujourd'hui que la Russie a balayé ses juifs tout aussi largement que le régime hitlérien.

Si aujourd'hui une mince lueur d'espoir apparaît, ce n'est pas à l'habileté des grandes démocraties que nous la devons, mais à l'usure du régime bolchevique. A l'analyse de Lénine, il manque un facteur capital qui est le temps.

Lénine n'a pas vu qu'à la longue, le communisme *s'userait* comme le capitalisme et qu'il développerait des toxines qu'il ne serait pas toujours capable d'éliminer. La crise ouverte en Russie à la mort de Staline et qui s'accélère depuis ce temps est la crise d'un régime qui se charge de plus en plus de démocratie et qui, par conséquent, perd progressivement l'énergie communiste, l'énergie élémentaire, brutale, aveugle, qui fut d'abord sa force. Le communisme n'est pas touché comme religion, l'appareil policier et l'appareil militaire ne sont pas affaiblis, mais la pratique politique a changé et ce changement traduit un gauchissement, un éveil, on a très bien dit un *dégel*, qui paraît être un phénomène très important : c'est toujours le régime tsariste, mais on commence à deviner la Douma. Et la querelle avec la Chine est le débat entre le véritable communisme ,le communisme *fasciste*, brutal, implacable, avide de croisade, fier de son monstrueux caractère animal qui est en effet sa force et son avenir — et le communisme *bourgeois*, bureaucratique, nanti, prudent, conservateur, académie chloroformée où se conservent les poncifs, qui ne peut plus rien créer, qui ne *veut* plus rien créer.

Il est probable que cette situation nouvelle crée des possibilités de manœuvres. Il n'est pas sûr que l'Occident sache les utiliser pleinement : car les démocraties libérales se précipitent avec boulimie vers cet espoir de salut et affaiblissent leur position par leur complaisance et leur naïf désir de se transformer dès maintenant en *fellow-travellers* d'un communisme comestible et inoffensif. Il ne faut pas oublier que, quelle que soit l'évolution interne des régimes communistes, *la décomposition par subversion* du monde occidental reste l'objectif du communisme et que ses méthodes n'ont pas changé. Tant que le dispositif de subversion n'aura pas été anéanti, le communisme reste mobilisé contre l'Occident. Il lui impose une guerre perpétuelle que nous ne reconnaissons pas comme un état de guerre, parce qu'il n'y a pas emploi des armes et de l'invasion militaire : mais le communisme emploie pour la destruction des forces non communistes, des appareils non militaires qui sont les instruments modernes des guerres idéologiques, partis, organisations, infiltrations, pourrissement, paralysie des adversaires. Des armées idéologiques campent sur notre sol, elles y opèrent librement, elles empoisonnent et désorganisent par la propagande, la division, la séduction, toutes les tentatives

de résistance à la conquête communiste. En Afrique et en Asie, elles organisent des fronts de type nouveau qui équivalent à de véritables guerres où l'Occident est toujours perdant *en raison des principes d'autodétermination qu'il a lui-même proclamés.* Prisonnier de sa propre hypocrisie, prisonnier des tribunaux ridicules qu'il s'est constitués contre lui-même et tout particulièrement de la grotesque ONU, fille monstrueuse de la législation de Nuremberg, l'Occident est incapable de faire surgir la parade simple de la congélation de frontières: il ne reconnaît pas de frontières, il les a lui même détruites, il ne reconnait que les consciences. Le résultat est l'effritement continu du territoire sur lequel l'Occident exerce encore son pouvoir. Chaque année apporte sa défaite qui est un recul de l'Occident et une avance du communisme.

Les démocraties libérales sont donc incapables pour l'instant de profiter de la situation favorable que leur apporte le hasard. Au contraire, cette situation risque de les desservir car leur vigilence s'endort. Elles perdent de vue le caractère de la lutte à mort qui leur est imposée. Elles méconnaissent les armes mortelles qui sont employées contre elles. Tant que cette situation durera, l'Occident sera vaincu dans la lutte contre le communisme. Les pays d'Occident ne peuvent espérer un changement que lorsqu'ils détruiront les armes de l'adversaire, conformément aux principes de la stratégie : c'est-à-dire en détruisant et en mettant hors-la-loi les partis communistes et les agents camouflés du communisme qui sont les troupes opérationnelles du communisme mondial sur nos territoires ; en traitant l'action communiste, quelle qu'elle soit, non comme une activité politique, mais comme une forme de la trahison et de l'espionnage. Nous sommes aux antipodes, pour toutes sortes de raisons, de cette position salutaire.

Il ne faut pas croire que ces erreurs soient purement politiques et relèvent seulement, comme on le dit, de la métaphysique du libéralisme et des principes posés il y a vingt ans comme règles d'une soi-disant « morale internationale ». Certes, ces raisons existent, certes, elles paralysent notre action et même elles la ridiculisent puisque c'est un tribunal d'asiatiques et d'africains que les malheureuses démocraties libérales prennent pour juge de leur résistance stratégique en Afrique et en Asie. Mais ce n'est pas seulement de leur hypocrisie que les démocraties libérales sont prisonnières.

On découvre dans leur conduite une cause de faiblesse plus subtile et moins connue. C'est la primauté de l'économique sur le stratégique, qui leur fait toujours préférer une situation économiquement avantageuse ou une transformation dont peuvent se dégager de nouvelles sources de profit à une situation militairement et politiquement sûre. Tout le drame de la décolonisation est dans cette option qu'on croit astucieuse. On abandonne une exploitation qu'on trouve trop visuelle pour une autre exploitation qui se voit moins. Mais on oublie, dans cet échange, que les garnisons sont des faits politiques infranchissables qui sont la garantie de toute propriété : tandis que les concessions, qui sont éventuellement plus rentables peuvent toujours être révoquées, en même temps que l'indépendance dans un Etat faible crée un vide politique sur lequel l'adversaire peut s'installer. Aussi, partout, sur la carte du monde, nous pouvons contempler le résultat de cette préférence : les implantations économiques de l'Occident s'étendent et s'infiltrent, tandis que les possessions de l'Occident se rétrécissent comme une peau de chagrin. Nous regardons nos livres de comptes et nous hochons la tête avec satisfaction, nous exportons. Mais si nous regardons la carte de nos bases, nous sommes moins satisfaits, car partout nous reculons. Ceci explique cela. Nous arbitrons de l'économique contre du stratégique, c'est-à-dire que nous offrons des *places* en échange de *marchés*. C'est le jeu de dupes que l'Occident mène sans défaillance depuis vingt ans parce qu'il est le jeu même du capitalisme : nous donnons des territoires en échange de bons procédés. Mais avec le communisme, les territoires ne changent plus jamais de main.

Concluons donc que le bilan de vingt ans de direction politique judéo-capitaliste est un bilan négatif. La carte de guerre que nous a laissée la catastrophe de 1945 était elle-même désastreuse. Elle n'a pas été améliorée en vingt ans. Au contraire, sous l'inspiration de la primauté de l'économique, nous avons ajouté à ces pertes initiales celles de continents tout entiers. Sur les points de ces continents où nous nous accrochons, notre position est précaire, et, en d'autres endroits, elle est lentement mais sûrement grignotée. Nous n'avons même pas su profiter des voies que nous ouvre l'affaiblissement du communisme, parce que le désir du profit immédiat et du bénéfice capitaliste nous empêche d'avoir une politique à longue portée. Nous attendons tout du hasard, il nous sert quelquefois, mais il faut bien avouer que nous ne lui apportons pas grand'chose.

*
* *

La fatalité s'en mêle à la vérité. Elle a voulu que depuis quelques années, les solutions qui auraient pu dégager un horizon nouveau aient été gâchése par la maladresse, l'impéritie et l'orgueil de ceux qui s'en sont emparé.

Il est clair que le moyen le plus sérieux qu'il nous reste pour sortir de cette situation est la constitution d'une fédération européenne capable d'élaborer et de présenter ses propres solutions. Il est certain aussi que pour élaborer et présenter ses solutions, cette fédération doit être un jour ou l'autre indépendante des deux blocs qui se sont constitués, cette indépendance ne pouvant se dégager bien entendu que peu à peu et sous la protection des alliances indispensables. Et il suffit aussi d'énoncer cet objectif lointain mais inéluctable de la politique européenne pour en tirer la conséquence qu'en vertu de nos propres principes qui proclament la primauté de la sécurité stratégique sur la prospérité économique, cette fédération européenne doit disposer dans l'avenir des mêmes moyens de défense que les deux blocs rivaux et qu'elle ne peut donc assurer son existence qu'en disposant du même type d'armement. La politique de troisième force et la construction d'un armement atomique ne sont donc pas des erreurs politiques en soi, elles sont des erreurs politiques en tant qu'elles s'appliquent à la France seule et qu'elles sont menées avec des arrière-pensées d'hégémonie, de perfidie et de chantage. Il nous paraît impossible de supposer que dans cinquante ans ou dans cent ans, l'Europe sera toujours une tête de pont du monde occidental sans autre bouclier et sans autre avenir que la protection américaine et condamnée à trembler tous les quatre ans qu'une crise ou un homme nouveau ne remette en question la politique des Etats-Unis. Ce n'est pas la défiance, c'est le simple bon sens qui nous fait trouver cet avenir précaire. Mais nous devons convenir aussi que, pour l'instant, aucune démarche préparant un avenir d'indépendance ne doit être faite hors de l'alliance qui, actuellement, engage notre parole et assure notre protection.

La maladresse et la déloyauté qui caractérisent depuis six ans la politique française ont inutilement compliqué ce problème simple et l'ont saturé de contradictions. C'est une contradiction majeure que de réclamer continuellement plus d'indépendance et d'en refuser l'instrument qui est l'unité européenne. Ceux qui se refusent à faire l'Europe travaillent en réalité pour le maintien du protectorat américain auquel ils prétendent échapper. C'est une contradiction qui n'est pas moindre, en dépit des apparences, que de saboter l'OTAN et de prétendre travailler à constituer une troisième force, car cette troisième force ne peut se réaliser que sous la protection de l'OTAN et avec l'accord des Etats-Unis. Faute de préparation et de réflexion, la politique française actuelle ne débouche que sur le renversement des alliances. Elle n'est fondée que sur l'orgueil, la sottise et la duplicité. Ce n'est pas ainsi qu'on construit un avenir.

La déloyauté, l'hypocrisie, le bourrage de crâne, l'incohérence sont aujourd'hui les traits caractéristiques du régime qui dirige la France. Depuis vingt ans, et spécialement depuis six ans, la France est malheureusement le pays qui a apporté la plus forte contribution à la décadence morale et politique de l'Occident. En propageant des idées fausses, la légitimité issue de la dissidence, l'antiracisme, le sens de l'histoire, en tolérant partout l'arrivisme, la cupidité, les fortunes scandaleuses, les promotions immorales, la servilité, le régime actuel a affaibli gravement l'armature morale de l'Occident. En perdant l'empire sans combat, il laisse se constituer en Afrique une position de flanc qui peut devenir mortelle pour la civilisation occidentale tout entière. En détruisant l'OTAN sans rien mettre à sa place, en favorisant les intrigues et les manœuvres des puissances communistes, il paralyse la défense de l'Europe en cas de crise. Dans le bilan désastreux des vingt dernières années, la part de la France à direction gaulliste est particulièrement lourde.

Nous ne pouvons donc souhaiter rien d'autre pour cette année 1965, que la disparition aussi prompte et brutale que possible de ce régime. L'élection présidentielle n'est qu'un moyen d'obtenir ce résultat. C'est un moyen qui exige de tous un esprit de discipline et de coopération et nous souhaitons qu'au moment décisif, les hésitations et les réticences disparaissent et que toute l'opposition se trouve unie en un combat commun. Mais cette élection n'est qu'un moyen parmi d'autres, nous ne devons pas l'oublier.

L'esprit de décision de petits groupes qui refusent de déposer les armes a quelquefois plus de poids dans les changements de l'histoire que la pression légale du plus grand nombre. La délivrance de la France est aujourd'hui d'une si grande conséquence pour la défense du monde occidental tout entier que le résultat ne doit pas en être laissé à une seule méthode. Nous saluons, au commencement de cette année nouvelle, tous ceux qui combattent, au grand jour ou dans l'ombre, pour l'avenir de notre pays.

Maurice BARDECHE.